



LA CRITIQUE BERGSONIENNE DE L'IDÉE DE NÉANT ET DU PROBLÈME: POURQUOI Y A-T-IL DE L'ÊTRE PLUTÔT QUE RIEN? ESSAI DE RECONSTRUCTION FORMELLE *

Bergson's critique of the idea of Nothingness and of the question why there is something rather than nothing: a sketch of a formal reconstruction

Tatsuya Murayama**

Résumé : Dans *L'Évolution créatrice*, Bergson a critiqué le problème qui consiste à se demander pourquoi il y a de l'être plutôt que rien, et l'a qualifié de pseudo-problème. Environ un quart de siècle plus tard, il a brièvement récapitulé cette critique dans l'article « Le Possible et le réel ». Cette récapitulation n'est pas juste un résumé, et son examen nous révélera les divers éléments difficiles à discerner dans *L'Évolution créatrice*: on peut citer entre autres, l'adoption par Bergson du principe d'inconcevabilité, bien connu des philosophes du XVII^e siècle, et la vigilance dont il fait preuve vis-à-vis du fonctionnement trompeur du langage usuel, apparentée à celle de la philosophie du langage ordinaire. Je reconstruis et examine cette version récapitulative, et mets en lumière la nouvelle argumentation vis-à-vis du problème et le caractère aussi traditionnel que révolutionnaire de la philosophie de Bergson.

Mot-clef : Bergson. Existence. Néant. Principe d'inconcevabilité. Philosophie du langage ordinaire.

Abstract: In *Creative Evolution*, Bergson criticized the problem of asking why there is something rather than nothing, judging it as a pseudo-problem. About a quarter of a century later, he briefly recapitulated this critique in an article

* Artigo recebido em 09.06.2024 e aprovado para publicação em 09.08.2024.

** PhD (Keio University, 2010), Université du Tohoku (Japon). E-mail: murayama110@tohoku.ac.jp

titled "The Possible and the Real." This recapitulation is not a mere summary, and its examination reveals the various elements that are difficult to discern in *Creative Evolution*, including Bergson's adoption of the inconceivability principle, common among 17th-century philosophers, and his vigilance against the deceptive workings of ordinary language, akin to the philosophy of ordinary language. This paper reconstructs and examines this recapitulative version, revealing a new argument against the problem and the traditional yet revolutionary character of Bergson's philosophy.

Keyword: Bergson. Existence. Nothingness. Inconceivability Principle. Ordinary Language Philosophy.

Introduction

Les philosophes élaborent parfois plusieurs versions d'argumentation sur un même sujet, et cela pourrait donner aux historiens de la philosophie tant l'énigme que la clef de la pensée des philosophes en question. Parmi les exemples les plus frappants, citons Kant qui a largement modifié la Déduction transcendantale dans la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*. Descartes nous en fournit un autre en présentant les trois preuves de l'existence de Dieu dans les *Méditation*, sans parler de leurs précurseurs dans la quatrième partie du *Discours de la méthode*.¹ Peut-on en dire autant de Bergson ?

Dans *L'Évolution créatrice*, ouvrage philosophique publié en 1907, Bergson a critiqué le problème qui consiste à se demander pourquoi il y a de l'être plutôt que rien, et l'a qualifié de pseudo-problème. Appelons ce problème désormais *le problème de l'être*. Or, environ un quart de siècle plus tard, il a brièvement résumé cette critique dans l'article « Le Possible et le réel », d'abord paru dans une revue suédoise en 1930 et ensuite repris dans *La Pensée et le mouvant* en 1934. *Brièvement*, en effet, car Bergson n'utilise qu'un dixième de mots pour la recapitulation et laisse de côté nombre d'éléments constitutifs de la critique originale: la discussion sur la possibilité d'imaginer le néant, l'analyse de la proposition existentielle, et l'examen de la nature

¹ Je n'aurais pas besoin d'alléguer à titre de preuves les études innombrables sur les deux versions de la Déduction transcendantale dans la *Critique de la raison pure* et les trois preuves de l'existence de Dieu dans les *Méditations*. Doney a proposé un examen approfondi des preuves de l'existence de Dieu dans la quatrième partie du *Discours de la méthode* malgré la sous-estimation générale de ces preuves dans les études cartésiennes, et a procédé à la comparaison de ces preuves avec celle des *Méditations* dans DONEY, Willis. « Les preuves de l'existence de Dieu dans la quatrième partie du *Discours* ». In: GRIMALDI, Nicolas, et MARION, Jean-Luc (éds.). *Le Discours et sa méthode*. Paris: Presses Universitaires de France, 1987, p. 321-339.

sociale ou plutôt pédagogique de la négation, entre autres.² Surtout, à la différence de la version originale, la version récapitulative ne représente pas le sujet majeur de « Le Possible et le réel »; c'est la critique de l'idée de possibilité, et celle du problème de l'être y est apparemment reprise en guise de préambule avec celle de l'idée de désordre.³

Cette récapitulation ne manque pourtant pas de valeurs propres. Bergson a dû la raccourcir, et le fait qu'elle soit courte nous permet de suivre son argumentation plus facilement et en deviner les prémisses soit cachées, soit apparentes, et les points cruciaux. En effet, l'examen de la version récapitulative nous révélera les divers éléments qui sont difficiles à discerner dans *L'Évolution créatrice*: pour ne citer que deux d'entre eux, je vais démontrer comment Bergson a adopté le principe auquel adhéraient bon nombre de philosophes du XVII^e siècle mais qui paraîtrait détonner avec sa manière de penser, et sa vigilance envers le fonctionnement trompeur du langage usuel dans les discussions métaphysiques, apparentée à celle de la philosophie du langage ordinaire. En dernier lieu, j'irai jusqu'à prétendre que cette récapitulation n'est pas un simple résumé mais l'élaboration d'une nouvelle argumentation.

Je commence par reconstruire la critique du problème de l'être dans « Le Possible et le réel » (section 1) avant d'en examiner les prémisses et les étapes d'inférence (section 2). Au terme de ce travail, il deviendra possible de faire apparaître la nouvelle version de la critique vis-à-vis du problème de l'être et le caractère aussi traditionnel que révolutionnaire de la philosophie de Bergson (Conclusion).

1. Reconstruction de la critique

Citons en premier lieu le passage en question. J'ai mis les points de suspension là où j'ai sauté les phrases; j'ai inséré les majuscules entre crochets pour diviser la citation en sections et faciliter ainsi la discus-

² Pour l'examen intégrale et critique de la version originale dans *L'Évolution créatrice*, voir GALE, R. M. « Bergson's Analysis of the Concept of Nothing », in *The Modern Schoolman* 51, 1974, p. 269-300. À propos de l'analyse de la négation chez Bergson et ses contemporains allemands, voir CAEYMAEX, Florence. « La portée critique de l'analyse des idées d'existence et de néant ». In: FRANÇOIS, Arnaud (éd.). *L'Évolution créatrice de Bergson*. Paris: Vrin, 2010, p. 261-283, notamment 274-278. Voir aussi SERON, Denis. « La controverse sur la négation de Bolzano à Windelband », in *Philosophie*. Paris: Éditions de Minuit, n° 90, 2006/3, p. 58-78.

³ À propos de la critique bergsonienne sur l'idée de possibilité, j'en ai reconstruit la généalogie et l'argumentation dans MURAYAMA, Tatsuya. « Bergson on Virtuality and Possibility ». In: SINCLAIR, Mark, et WOLF, Yaron (eds.). *The Bergsonian Mind*. Abingdon: Routledge, 2021, p. 202-215.

sion suivante. J'ometts dorénavant les références pour les parties qui y sont incluses.

Je dis qu'il y a des pseudo-problèmes Je les ramène à deux. ... [A] Le premier consiste à se demander pourquoi il y a de l'être ... mais il ne devrait pas être posé. Il ne se pose que si l'on se figure un néant qui précéderait l'être. ... [B] Mais analysez cette phrase : « il pourrait ne rien y avoir ». ... « Rien » est un terme du langage usuel qui ne peut avoir de sens que si l'on reste sur le terrain ... de l'action et de la fabrication. « Rien » désigne l'absence ... de ce que nous attendons. ... Une chose ne disparaît que parce qu'une autre l'a remplacée. Suppression signifie ainsi substitution. ... [C] Mais ... quand nous nous demandons pourquoi il y a de l'être, ... nous acceptons virtuellement une absurdité ; [D] car si toute suppression est une substitution, ... alors parler d'une suppression de tout est poser une substitution qui n'en serait pas une, c'est se contredire soi-même. ... On a posé le tout, puis on a fait disparaître, une à une, chacune de ses parties, sans consentir à voir ce qui la remplaçait : c'est donc la totalité des présences, simplement disposées dans un nouvel ordre, qu'on a devant soi quand on veut totaliser les absences.⁴

Il s'agit bien évidemment du problème de l'être, lequel « consiste à se demander pourquoi il y a de l'être ». La première lecture de cet argument nous en suggérerait la reconstruction suivante: quand on se pose le problème de l'être, on pense à la suppression totale, mais la phrase « suppression totale » signifie tantôt *le néant absolu*, tantôt *la simple substitution*, et ainsi finit-on par « se contredire soi-même ». Mais cette reconstruction ne fonctionne pas bien, parce que cette contradiction n'est qu'apparente. La plupart des phrases peuvent posséder, selon des circonstances, plusieurs significations qui se contredisent l'une l'autre. Cela n'a rien de contradictoire ; c'est même la condition de la possibilité de l'ironie. On amenderait cette première reconstruction en disant que la phrase « suppression totale » *ne peut pas* signifier le néant absolu mais seulement la simple substitution, tandis que le problème de l'être exige qu'on puisse penser au néant absolu. Cette reconstruction me paraît plus prometteuse mais insuffisante, car la relation entre le fait langagier et le problème de l'être est encore obscure: pourquoi la signification de la phrase particulière détermine-t-elle la possibilité de poser le problème de l'être ? Cette question reste encore à examiner. Analysons donc ce passage avec plus de subtilité et essayons de mettre des prémisses en lumière pour que l'on puisse les examiner plus en détail.

Bergson déclare dans la section [A] que le problème de l'être « ne se pose que si l'on se figure un néant qui précéderait l'être ». Cette déclaration est déjà très claire, mais je la reformule pour la commodité de la

⁴ BERGSON, Henri. « Le Possible et le réel », in *La Pensée et le mouvant*, 1932; Édition critique, Paris: Presses Universitaires de France, 2017, p. 199-216. Cette citation figure aux p. 105-106.

discussion comme suit : *si le problème de l'être se pose, alors on se figure un néant qui précéderait l'être*, ce qui indique qu'une représentation du néant absolu, quelle qu'elle soit est la condition nécessaire pour qu'on pose le problème de l'être.

Deux remarques s'imposent quant à cette proposition. D'abord, on ne doit pas considérer la première partie ou le *précédent* de ce conditionnel comme une simple constatation du fait, c'est-à-dire celle qui décrit, si on pose effectivement le problème de l'être ou non. D'après le texte bergsonien, la négation en est l'interdiction de poser le problème: le problème de l'être « ne devrait pas être posé ». Ce précédent exprime alors la permission philosophique, pour ainsi dire, de poser le problème: *on est permis de le poser*. En évitant d'utiliser le mot *permettre* pour effacer la tonalité morale, je corrige ce précédent comme suit: *le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème*. Cette formulation serait plus appropriée au thème que l'on aborde ici.

Deuxièmement, C'est plus dans la logique de Bergson de transcrire la deuxième partie ou le *conséquent* qui dit qu'« on se figure un néant qui précéderait l'être », comme une proposition non pas sur la représentation figurative mais plutôt sur la représentation langagière, puisqu'il poursuivra sa critique à travers l'analyse du mot « rien » ou la phrase « il pourrait ne rien y avoir ». Comme je l'ai déjà fait remarquer, cette relation que voit Bergson entre le problème de l'être et le langage est autant caractéristique que problématique. L'examen de ce point sera toutefois traité à la section suivante alors concentrons-nous pour le moment sur la formulation fidèle du texte. Je considère le mot « rien » que Bergson allègue pour mot-phrase signifiant la phrase « il n'y a rien » et je la fais désormais objet de l'analyse.

Le premier candidat à la transcription de ce conséquent serait la proposition selon laquelle *la phrase « il n'y a rien » a du sens*, et on supposerait que sa négation selon laquelle *cette phrase n'a pas de sens* aboutit par *modus tollens* à la négation du précédent: *le problème de l'être est un pseudo-problème*. Cette approche ne peut pourtant pas fonctionner ainsi, car Bergson lui-même admet que la phrase « il n'y a rien » a du sens au moins « sur le terrain ... de l'action et de la fabrication ». Il vaut donc mieux réviser le premier candidat comme suit: la phrase « il n'y a rien » *peut* avoir un sens *littéral*. Bien que j'utilise l'expression modale de *pouvoir*, on n'a pas besoin ici d'introduire la logique modale et encore moins la sémantique des mondes possibles: quand on dit qu'une phrase *peut* avoir tel ou tel sens, cela veut dire que cette phrase a un ou plusieurs sens et que ce sens est l'un d'eux.

La considération ci-dessus permet d'aboutir à la première proposition :

[a] Si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors la phrase « il n'y a rien » peut avoir un sens littéral.

Bergson passe, dans la section [B], à l'analyse du terme « rien » et prétend, comme on l'a déjà mentionné, que ce terme « ne peut avoir de sens que si l'on reste sur le terrain ... de l'action et de la fabrication ». D'après Bergson, quand on dit que telle ou telle chose n'existe pas, cela signifie qu'il y a autre chose que ce que l'on n'attend : quand on dit qu'il n'y a pas tel ou tel livre, cela signifierait par exemple qu'on le cherche mais qu'on trouve d'autres livres ; quand on dit que la fatalité n'existe pas, cela signifierait par exemple que quelqu'un désire qu'une rencontre ait été le fruit du destin mais qu'elle s'est produite par pur hasard. C'est la fameuse théorie bergsonienne de la suppression en tant que substitution, ou de l'absence en tant que présence de ce qu'on n'attend pas. En la résumant, Bergson lui-même emploie l'expression modale: « 'Rien' ... ne *peut* avoir de sens que si ... » (je souligne). Comme ailleurs, cette phrase n'exige pas non plus de nous de se référer aux mondes possibles : il suffit de la tenir pour la détermination d'une condition nécessaire *pour que le mot-phrase* « rien » ait du sens. En considérant que ce dont il est question ici est l'usage dans le « langage usuel », il vaut mieux éviter la phrase « il n'y a rien » qui peut suggérer le néant absolu, et formuler cette théorie de la suppression en tant que substitution sous forme:

[b] Si la phrase « x n'existe pas » a du sens, alors elle signifie que x est substitué par autre chose que x .

Omettons pour le moment la section [C] où Bergson émet la conclusion de sa critique, et rendons-nous à la section [D] où il disserte sur l'acte de « totaliser les absences ». Pour ceux qui posent le problème de l'être, ce serait un acte légitime, qui aboutirait à la représentation soit figurative, soit conceptuelle du néant absolu. Mais pour Bergson qui prône la théorie de la suppression en tant que substitution, cet acte n'est que la substitution de toute chose par autre chose qu'elle-même, c'est-à-dire le réarrangement de toutes les parties, de sorte qu'elles sont « simplement disposées dans un nouvel ordre ». Je présume que Bergson tire cette conclusion par l'instanciation du variable x en [b] par « toute chose ». Je formule cette instanciation, *mutatis mutandis*, sous forme:

[d] Si la phrase « toute chose n'existe pas » a du sens, alors elle signifie que toute chose est substituée par autre chose qu'elle-même. En d'autres termes, si la phrase « il n'y a rien » a du sens, alors elle n'a pas de sens littéral.

Cette instanciation est problématique, peut-être la plus problématique dans cet argument. Mettons de côté pourtant son examen, qui aura lieu dans la section suivante, et introduisons ici une proposition, bien que Bergson ne la déclare pas explicitement:

[e] Si la phrase « il n'y a rien » peut avoir un sens littéral, alors elle a du sens.

Cette proposition me paraît triviale. Comme je l'ai expliqué précédemment, quand on dit qu'une phrase *peut* avoir tel ou tel sens, cela veut dire que cette phrase a un ou plusieurs sens et que ce sens est l'un d'eux. Si l'on accepte cette explication, le précédent de la proposition [e] implique que la phrase « il n'y a rien » a un ou plusieurs sens, ce qui équivaut à son conséquent.

Ainsi s'achève la préparation. Voyons alors quelle conclusion on peut tirer des propositions [a], [d] et [e]. La première dit: *si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors la phrase « il n'y a rien » peut avoir un sens littéral*. J'utilise les symboles « *P* » pour le précédent, « *Lx* » pour le prédicat « *x* peut avoir un sens littéral », et « *a* » pour la phrase « il n'y a rien » ; on peut ainsi transcrire [a] sous forme:

$$[a'] P \rightarrow La$$

Ensuite, la proposition [d] dit : *si la phrase « il n'y a rien » a du sens, alors elle n'a pas de sens littéral*. J'utilise le symbole « *Sx* » pour le prédicat « *x* a du sens », et je transcris [d] sous forme :

$$[d'] Sa \rightarrow \sim La$$

Enfin, la proposition [e], que j'ai introduite, se formalise comme suit:

$$[e'] La \rightarrow Sa$$

[a'] et [e'] impliquent ensemble la proposition selon laquelle $P \rightarrow (La \wedge Sa)$, et cette dernière implique à son tour, ensemble avec [d'], la proposition:

$$[c] P \rightarrow (La \wedge \sim La)$$

Elle signifie que *si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors on aboutit à la contradiction*. Je la désigne par le signe [c] car c'est là, je crois, la formulation de la conclusion bergsonienne qui se trouve dans la section [C]: « quand nous nous demandons pourquoi il y a de l'être, ... nous acceptons virtuellement une absurdité ». De plus, « $La \wedge \sim La$ » veut dire que la phrase « il n'y a rien » a un sens littéral en même temps qu'elle n'en a pas un, et cela correspond exactement à la description bergsonienne de l'absurdité: « parler d'une suppression de tout est poser une substitution qui n'en serait pas une ».⁵

Voilà la reconstruction de la critique bergsonienne du problème de l'être. Il nous reste maintenant à examiner cette critique.

⁵ Il est vrai que nous pouvons nous dispenser de la déduction de [c] pour dénoncer la contradiction : les propositions [d'] et [e'] seules nous permettent d'inférer la proposition selon laquelle $La \rightarrow \sim La$, ce qui constitue déjà une absurdité en affirmant que si la phrase « il n'y a rien » a un sens littéral, alors elle n'en a pas un. Il est néanmoins évident que la proposition [c] est plus fidèle à la conclusion qui se trouve dans la section [C].

2. Examen de la critique

L'inférence des propositions [a], [d] et [e] à la conclusion [c] est valide. Est-elle correcte aussi? En d'autres termes, les propositions [a], [d] et [e] sont-elles effectivement vraies? Laissons de côté la proposition [e] qui paraît triviale, et examinons [a] et [d] dans cet ordre.

2.1. Passage du fait modal au fait langagier

La prémisse [a] déclare que *si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors la phrase « il n'y a rien » peut avoir un sens littéral*. Comme je l'ai déjà souligné, la caractéristique en est la liaison de la légitimité du problème avec le sens de la phrase particulière. Loin d'être évidente, cette liaison requiert quelques justifications.

En comparaison avec la prémisse [a], il serait plus plausible que *si la question « pourquoi est-ce que P? » n'est pas un pseudo-problème, alors il est possible que non-P* (désormais « P » symbolise quelque proposition, et « non-P » sa négation). Si la question « pourquoi est-ce qu'il ne neige aujourd'hui? » n'est pas un pseudo-problème, alors il est possible qu'il ne neige pas ce jour-là; si la question « pourquoi est-ce que cette personne est élue président de ce pays ? » n'en est pas un, alors il est possible qu'elle ne soit pas élue; il est nécessaire que 1 égale 1, en d'autres termes, il est impossible que 1 n'égal pas 1, et par *modus tollens*, la question « pourquoi est-ce que 1 égale 1 ? » est un pseudo-problème. Admettons que cette supposition soit vraie.⁶ Or, le problème de l'être demande: *pourquoi est-ce qu'il y a de l'être ?* ; il s'agit de la proposition selon laquelle *il y a de l'être*, et la négation en est : *il n'y a rien*. Ainsi peut-on adopter le conditionnel:

[i] Si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors il est possible qu'il n'y ait rien.

Ce conséquent est encore la proposition sur *la possibilité* ou *le fait modal*, et il faut l'enchaîner d'une manière ou d'une autre à la proposition sur *le fait langagier*. Mon hypothèse est la suivante. D'abord, le principe suivant est largement accepté par les philosophes soit rationalistes, soit empiristes du XVII^e siècle: *s'il est inconcevable que P, alors il est impossible que P*. Dans la *Cinquième Méditation*, Descartes nous donne l'exemple très clair de

⁶ À dire vrai, je considère cette supposition douteuse, car elle semble impliquer que toute question « pourquoi est-ce que P? » est un pseudo-problème quand il s'agit de vérités nécessaires. En d'autres termes, elle paraît suggérer qu'en ce qui concerne les vérités nécessaires, on ne puisse que les accepter sans jamais demander pourquoi, ce qui abolirait la valeur épistémique des preuves mathématiques.

l'application de ce principe, parfois appelé *le principe d'inconcevabilité* : « de ce que je *ne puis concevoir* une montagne sans vallée, ... il ... s'ensuit ... que la montagne et la vallée ... *ne se peuvent en aucune façon* séparer l'une d'avec l'autre »⁷ ; pour utiliser l'exemple de Bergson, « un carré rond »⁸ est inconcevable et par conséquent impossible. Or, la contraposée de ce principe se formule comme suit:

[ii] S'il est possible que *P*, alors il est concevable que *P*.

Ensuite, admettons en plus les deux conditionnels suivants:

[iii] S'il est concevable que *P*, alors le fait que *P* peut s'exprimer sous forme de proposition.

[iv] Si le fait que *P* peut s'exprimer sous forme de proposition, alors la phrase « *P* » peut avoir un sens littéral.

Le conditionnel [iii] soutient que la pensée conceptuelle a le contenu propositionnel. Le conditionnel [iv] soutient que si le fait que *P* est dicible, alors la phrase « *P* » peut décrire ce fait littéralement. Les trois conditionnels [ii], [iii] et [iv] nous permettent ensemble de passer, par la simple transitivité, du fait modal au fait langagier: *s'il est possible que P, alors la phrase « P » peut avoir un sens littéral*. Ce conditionnel nous autorise, avec le conditionnel [i], à obtenir ce que nous voulions obtenir, c'est-à-dire la proposition [a]: *si le problème de l'être n'est pas un pseudo-problème, alors la phrase « il n'y a rien » peut avoir un sens littéral*.

Bien que chacun des quatre conditionnels que j'ai introduits requière une explication plus approfondie, je me limite ici à apporter quelques remarques sur les conditionnels [ii] et [iii] et à montrer que Bergson lui-même a adopté ces conditionnels. Examiner les deux autres nous éloignerait trop de Bergson et du sujet principal de cet article: le premier débouche sur la philosophie de la question, et le quatrième sur la linguistique formelle.⁹

Commençons par le conditionnel [iii]. Pour ceux qui connaissent la philosophie de Bergson, ce conditionnel semblerait être opposé à elle: comme

⁷ DESCARTES, René. *Méditations*. In: ADAM, Charles, et TANNERY, Paul (éds.). *Œuvres de Descartes*. Paris: Vrin, 1996, tome IX, p. 53. Le texte latin se lit : « ex eo quod non possim cogitare montem nisi cum valle, sequitur ... montem et vallem ... a se mutuo sejungi non posse. » (*Œuvres de Descartes*, tome VII, p. 66-67) D'autres philosophes du XVII^e siècle qui adoptent ce principe et des études qui les examinent sont cités dans MURAYAMA, Tatsuya. « Bergson's Arguments for Matter as Images in *Matter and Memory* ». *Archiv für Geschichte der Philosophie*, Berlin: De Gruyter, 2023 (Advance Online Publication), § 3.2.

⁸ BERGSON, « Le Possible et le réel ». In *La Pensée et le mouvant*, p. 107.

⁹ Cross et Roelofsen offrent un bon aperçu de la philosophie de la question dans CROSS, Charles, et ROELOFSEN, Floris. « Questions ». In: ZALTA, Edward N. et NODELMAN, Uri (éds.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2022 Edition). URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/sum2024/entries/questions/>>.

je l'ai déjà noté, ce conditionnel dit que *la pensée conceptuelle a le contenu propositionnel*; mais Bergson promeut la possibilité ou plutôt la réalité de la pensée dont le contenu est « moins une vision qu'un contact »¹⁰ et *encore moins propositionnel*. Cette incompatibilité n'est, à vrai dire, qu'apparente et se résout par la distinction entre deux « directions divergentes de l'activité de la pensée »¹¹: tantôt elle fonctionne de manière conceptuelle et se nomme alors *intelligence*; tantôt elle marche de toute autre manière et alors Bergson l'appelle *intuition*. En limitant la portée du conditionnel [iii] à l'intelligence, on peut l'implanter sans aucun problème dans la philosophie de Bergson.

À la différence de celui-ci, le conditionnel [ii] est véritablement problématique. La raison en est la suivante. D'abord, il affirme que *ce qui est possible est concevable*. Or, Bergson admet, plus loin dans le même article « Le Possible et le réel », que *ce qui est réel est possible* : « il va de soi que [la] non-impossibilité d'une chose est la condition de sa réalisation ».¹² Ainsi, si l'on impose le conditionnel [ii] à Bergson, on doit lui imposer aussi la thèse tirée de ces deux conditionnels, selon laquelle *ce qui est réel est concevable* : en d'autres termes, *la pensée conceptuelle peut embrasser toute la réalité*. Appelons cette thèse désormais *la thèse intellectualiste*.¹³ Or, cette thèse ne paraîtrait pas bergsonienne. Bergson ne dénonce-t-il pas l'impuissance de la pensée conceptuelle à saisir la réalité temporelle tout au long de sa carrière philosophique? « Nombreux sont les philosophes qui ont senti l'impuissance de la pensée conceptuelle à atteindre le fond de l'esprit. »¹⁴ Peut-on faire approuver par Bergson cette thèse intellectualiste?

La réponse est oui: Bergson adopte non seulement le conditionnel [ii] qui dit que *ce qui est possible est concevable*, mais aussi la thèse que *ce qui est réel est concevable*. J'ai déjà démontré dans un article antérieur que Bergson recourt implicitement au contraposé du conditionnel [ii], c'est-à-dire au principe d'inconcevabilité, pour démontrer une thèse selon laquelle l'image possède les qualités sensibles en elle-même.¹⁵ La justification de cette interprétation requérant des considérations longues et complexes, je la laisse à mon article antérieur et passe à la justification concernant la thèse intellectualiste.

¹⁰ BERGSON, « L'Intuition philosophique ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 123.

¹¹ BERGSON, « Introduction (deuxième partie) ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 43.

¹² BERGSON, « Le Possible et le réel ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 112.

¹³ À propos de l'aspect qu'on peut qualifier d'intellectualiste de la philosophie de Bergson, le livre de Husson est encore incontournable. HUSSON, Léon. *L'Intellectualisme de Bergson : Genèse et développement de la notion bergsonienne d'intuition*. Paris: Presses Universitaires de France, 1947.

¹⁴ BERGSON, « Introduction (deuxième partie) ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 26 ; voir aussi p. 64.

¹⁵ MURAYAMA, « Bergson's Arguments for the Matter as Images in *Matter and Memory* », § 3.2.

La remarque suivante peut apporter une clarification sur ce point. Premièrement, Bergson lui-même prétend explicitement que ce que saisit la pensée est ou sera un jour recouvert par des concepts, que cette pensée soit conceptuelle (c'est-à-dire intelligence) ou non-conceptuelle (c'est-à-dire intuition): « Intellection ou intuition, la pensée utilise sans doute toujours le langage ; et *l'intuition, comme toute pensée, finit par se loger dans des concepts: durée, multiplicité qualitative ou hétérogène, inconscient* ». ¹⁶

Deuxièmement, après quelques changements d'avis, Bergson conclut sur la relation entre la science et la métaphysique finalement dans *La Pensée et le mouvant* que « l'une et l'autre portent sur la réalité même. Mais chacune n'en retient que la moitié ... Laissez-leur ... des objets différents, à la science la matière et à la métaphysique l'esprit ». ¹⁷ Si toute la réalité est recouverte par la matière et l'esprit seuls, si la science peut explorer tous les aspects de la matière et la métaphysique peut pénétrer au fond de l'esprit, si la science relève de l'intelligence et la métaphysique appartient à l'intuition, et si « toute pensée finit par se loger dans des concepts », alors la réalité est ou sera un jour embrassée par des concepts: en un mot, *ce qui est réel est concevable*. Comme on le voit dans les citations là-dessus, Bergson admettrait les quatre *si* que je viens d'énumérer, et cela implique que la thèse intellectualiste en question est assurément bergsonienne. ¹⁸

2.1 Passage du néant partiel au néant absolu

J'étudie ensuite la proposition [d]. Elle affirme que *si la phrase « toute chose n'existe pas » a du sens, alors elle signifie que toute chose est substituée par autre chose qu'elle-même*, et Bergson semble la déduire par l'instanciation de la prémisse [b] qui dit que *si la phrase « x n'existe pas » a du sens, alors elle signifie que x est substitué par autre chose que x*. L'examen de la proposition [d] pourrait être divers : on peut examiner cette proposition directement, ou la prémisse [b] sur laquelle elle se fonde, ou l'instanciation de la prémisse [b] en la proposition [d]. C'est la dernière option que je vais examiner ici, parce qu'elle revient à l'observation de [d] et que la proposition [b] a déjà été analysée en détail dans un article écrit par Gale. ¹⁹ Néanmoins, l'observation complète sur cette

¹⁶ BERGSON, « Introduction (deuxième partie) ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 31 (je souligne).

¹⁷ *Ibid.*, p. 43-44. À propos de l'évolution de l'avis de Bergson sur la relation entre la science et la métaphysique, voir WORMS, Frédéric. « Entre critique et métaphysique: la science chez Bergson et Brunschwig ». In : WAGNER, Pierre (éd.). *Les Philosophes et la science*. Paris: Gallimard, 2002, p. 403-446, notamment 410-412.

¹⁸ Sur le sens bergsonien du mot « réel », voir aussi la note qu'ajoute Bergson à « Introduction (deuxième partie) » dans *La Pensée et le mouvant*, p. 37.

¹⁹ GALE, « Bergson's Analysis of the Concept of Nothing », p. 275-284.

instanciation nous demande trop de complexité pour avoir sa place dans cet article, et je dois me contenter d'en signaler le point capital.²⁰

Si l'on pioche, comme le décrit Bergson dans la section [D], les choses dans le monde *l'une après l'autre* et qu'on les prend *successivement* pour la valeur de la variable x dans la prémisse [b], on se procure chaque fois la proposition selon laquelle la phrase « cette chose n'existe pas » a du sens seulement si elle signifie que cette chose est substituée par autre chose qu'elle-même; l'application de ce procédé à toutes les choses dans le monde aboutirait à la multitude de propositions qui prononceraient un jugement semblable sur toute chose, et qui pourraient se condenser dans la proposition [d]. Mais pourquoi doit-on appliquer ce procédé chaque fois à la chose prise séparément ? Pourquoi ne peut-on pas prendre le monde entier ou l'existant dans sa totalité pour la valeur de la variable x ? On obtiendrait alors la proposition selon laquelle *si la phrase « l'existant dans sa totalité n'existe pas » a du sens, alors elle signifie que l'existant est substitué par autre chose que lui-même — c'est-à-dire le néant absolu*. Ainsi raterait-t-on la proposition [d] selon laquelle la suppression totale n'est rien d'autre que la substitution, de sorte qu'on échouerait aussi à montrer que le problème de l'être est un pseudo-problème.

On contesterait cette conclusion en disant que la réalité ne peut pas être substituée par le néant absolu. Mais pourquoi? Peut-être dirait-on que le mot « néant » est « un terme de langage usuel qui ne peut avoir de sens que si l'on reste sur le terrain ... de l'action et de la fabrication ». C'est là ce que dit Bergson, mais en fournit-il les arguments dans « Le Possible et le réel »? Il est vrai que Bergson y déclare: « Nous ne percevons et même ne concevons que du plein »,²¹ et cette thèse pourrait corroborer ce que dit Bergson à propos du néant absolu. Il n'y offre pourtant aucune justification de cette thèse; il la laisserait sans doute dans la version originale dans *L'Évolution créatrice*. En ce sens, l'argumentation dans « Le Possible et le réel » est incomplète: la validité de l'instanciation de [b] en [d] dépend au moins partiellement de la thèse dans laquelle Bergson se contente d'affirmer sans apporter aucun argument.

Cela ne veut pas dire que l'argumentation dans « Le Possible et le réel » ne puisse être ni valide ni correcte. Bien qu'il y ait certaines lacunes dans cette argumentation, elles ne se sont pas encore avérées insurmontables. Du moins l'étude complète de la version originale est nécessaire pour décider si elles sont insurmontables ou non, et cela dépasse largement la

²⁰ Je voudrais faire remarquer un autre point important: la prémisse [b] constitue ce que l'on appelle *le contexte intensionnel* et requiert une attention spéciale pour l'instanciation. Cette difficulté est incontournable si l'on veut symboliser plus formellement la prémisse [b], mais je dois renoncer à en discuter dans ce court article.

²¹ BERGSON, « Le Possible et le réel ». In: *La Pensée et le mouvant*, p. 106.

portée de cet article dont le but est d'analyser la version récapitulative en reconstruisant son argumentation et en identifiant sa caractéristique. Je crois que ce travail est déjà terminé, et qu'il est temps d'en faire le bilan.

Conclusion

Pour conclure, comparons succinctement la version récapitulative que je viens d'analyser et la version originale dans *L'Évolution créatrice*. La version originale comporte quatre argumentations. La première consiste à montrer qu'il est impossible d'*imaginer* le néant.²² Les trois autres essaient d'établir qu'il est impossible de *concevoir* le néant : la deuxième conduit cet essai au moyen de la théorie de la suppression en tant que substitution²³; la troisième, à travers l'analyse de « l'idée de l'objet A supposé existant »²⁴; et la quatrième, par l'étude de l'acte de négation et de son « caractère pédagogique et social ».²⁵ À laquelle la version récapitulative ressemble-t-elle?

Elle ressemble à la deuxième en ce que la théorie de la suppression en tant que substitution joue un rôle décisif, et à la quatrième en ce que l'acte de négation est l'une des cibles les plus importantes de la critique. Mais elle diffère des deux en ce qu'elle relie ces deux éléments, c'est-à-dire la théorie de la suppression en tant que substitution et l'examen de l'acte de négation, et qu'elle y joint d'ailleurs la critique du « langage usuel » ou *langage ordinaire*, pour parler comme J. L. Austin. Certes, même dans la version originale, Bergson se réfère de temps en temps à l'usage habituel de la phrase telle que « il n'y a plus rien »²⁶; qui plus est, la quatrième argumentation traite exclusivement de l'aspect communicatif de l'acte de négation. Cependant, l'attention explicite et à peu près exclusive au langage ordinaire ou à la pragmatique est un élément neuf et remarquable dans la version récapitulative, sans parler de la combinaison que je viens de noter des deux éléments anciens. Deux conclusions découlent de cette remarque. Premièrement, cette version récapitulative dans « Le Possible et le réel » n'est pas un simple résumé de la version originale mais l'élaboration d'une nouvelle critique. Deuxièmement, elle est l'un des tout premiers exemples de l'application de la pragmatique aux problèmes métaphysiques, et Bergson en est véritable précurseur.

²² BERGSON, Henri. *L'Évolution créatrice*, 1907; édition critique, Paris: Presses Universitaires de France, 2007, p. 278-279.

²³ *Ibid.*, p. 280-283.

²⁴ *Ibid.*, p. 284-286; la citation se trouve à la page 284.

²⁵ *Ibid.*, p. 286-295; la citation se trouve à la page 295.

²⁶ *Ibid.*, p. 281.

Tandis que ces deux conclusions soulignent le caractère novateur de Bergson, mon observation dans la section 2.1 a déterré ses racines profondes ancrées dans l'histoire de la pensée occidentale : Bergson doit adopter, pour compléter sa critique, non seulement le principe d'inconcevabilité que prône toute une pléthore de défenseurs parmi les philosophes soit rationalistes, soit empiristes du XVII^e siècle, mais aussi la thèse intellectualiste et en quelque sorte rationaliste que *ce qui est réel est concevable*. De plus, cette adoption des deux thèses traditionnelles est détectée précisément dans la partie la plus novatrice de la critique, c'est-à-dire le passage du fait modal au fait langagier ou l'application de la pragmatique à la métaphysique. Non seulement Bergson est tout aussi traditionnel que révolutionnaire, mais il peut être le plus traditionnel là où il est le plus révolutionnaire.²⁷

Bibliographie

BERGSON, Henri. *L'Évolution créatrice*, 1907; édition critique, Paris: Presses Universitaires de France, 2007, p. 278-279.

BERGSON, Henri. *La Pensée et le mouvant*, 1932; édition critique, Paris: Presses Universitaires de France, 2017.

CAEYMAEX, Florence. « La portée critique de l'analyse des idées d'existence et de néant ». In: FRANÇOIS, Arnaud (éd.). *L'Évolution créatrice de Bergson*. Paris : Vrin, p. 261–283.

CROSS, Charles, et ROELOFSEN, Floris. « Questions ». In: ZALTA, Edward N. et NODELMAN, Uri (eds.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2022 Edition). URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/sum2024/entries/questions/>>.

DESCARTES, René. *Œuvres de Descartes*. ADAM, Charles, et TANNERY, Paul (éds.). Paris: Vrin, 1996.

DONEY, Willis. « Les preuves de l'existence de Dieu dans la quatrième partie du Discours ». In : GRIMALDI, Nicolas, et MARION, Jean-Luc (éds.). *Le Discours et sa méthode*. Paris: Presses Universitaires de France, 1987, p. 321-339.

GALE, R. M. « Bergson's Analysis of the Concept of Nothing ». *The Modern Schoolman* 51, 1974, p. 269-300.

HUSSON, Léon. *L'Intellectualisme de Bergson: Genèse et développement de la notion bergsonienne d'intuition*. Paris: Presses Universitaires de France, 1947.

²⁷ Un grand merci à Evaldo Sampaio pour m'avoir invité à l'édition spéciale consacrée à *La Pensée et le mouvant*. Je tiens aussi à remercier Ken-ichi Hara, Kaoru Kamiyama et Yoshiki Kokuryo pour leurs commentaires précis et précieux sur la version antérieure. Cette recherche est soutenue par JSPS KAKENHI, Subvention 17K02158.

MURAYAMA, Tatsuya. « Bergson on Virtuality and Possibility ». In: SINCLAIR, Mark, et WOLF, Yaron (eds.). *The Bergsonian Mind*. Abingdon: Routledge, 2021, p. 202-215.

MURAYAMA, Tatsuya. « Bergson's Arguments for Matter as Images in *Matter and Memory* ». *Archiv für Geschichte der Philosophie*, Berlin: De Gruyter, 2023 (Advance Online Publication).

SERON, Denis. « La controverse sur la négation de Bolzano à Windelband », in *Philosophie*. Paris: Éditions de Minuit, n° 90, 2006/3, p. 58-78.

WORMS, Frédéric. « Entre critique et métaphysique: la science chez Bergson et Brunschwig ». In: WAGNER, Pierre (éd.). *Les Philosophes et la science*. Paris: Gallimard, 2002, p. 403-446.

Tatsuya Murayama

Tohoku University
Department of Philosophy
Aoba-ku, Kawauchi 27-1
980-8576 Sendai
Japan